DOCTRINE
FUSIONIENNE
Lettre Apostolique à Monsieur X... T...

PAR

L. J. B. DE TOURREIL
Annonciateur de la loi nouvelle

2e Edition publiée par les disciples

PARIS
M. CHOQUE, 70, RUE DE TURBIGO

1898

DOCTRINE
FUSIONIENNE

LETTRE APOSTOLIQUE A MONSIEUR X... T...

PAR

L. J. B. DE TOURREIL

A Monsieur X..... T.. ..

Paris, 27 Janvier 1862, an XVII de l'ère fusionienne

TRÈS CHER FRÈRE, SALUT ET AMOUR !

Les fusioniens ayant pour mission sur la terre de consoler les affligés, de calmer les cœurs irrités, de réconcilier ceux qui sont divisés et d'apporter des soulagements et l'espérance à ceux qui souffrent ou sont dans le désespoir, je regarde comme une obligation de vous adresser encore quelques paroles de sympathie et de conseil.

Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, d'user d'une pareille liberté envers vous ; l'intérêt que je vous porte est mon excuse.

J'ai lu la nouvelle lettre que vous avez écrite au frère Guérin, et par cette lettre je vois que vous êtes malade et de corps et d'esprit.

Or, c'est là une situation très compliquée qui nécessite à la fois, si vous voulez guérir, un remède SPIRITUEL et CORPOREL.

Cela ne veut pas dire, toutefois, que ces deux faces de votre personnalité soient deux natures, deux entités différentes ! Non, mon cher frère, MATIÈRE et ESPRIT, CORPS et AME, sont UNE SEULE et MÊME CHOSE, ils composent UN SEUL et MÊME Être, sous deux aspects distincts.

Mais dans l'état où vous êtes, vous avez besoin de ces

deux traitements à la fois, parce que les deux faces de votre être sont trop malades aujourd'hui, pour que le corps guérisse sans l'esprit, ou que l'esprit recouvre son état normal en abandonnant le corps à lui-même. L'emploi du remède du corps et du remède de l'esprit est absolument nécessaire pour que votre guérison ait lieu ; sans quoi elle serait impossible, et vous seriez condamné par la loi de nature à mourir moralement et corporellement.

Or, devez-vous déjà renoncer à la vie corporelle, et laisser tomber votre esprit dans le découragement et le désespoir ?

Non, mon cher frère, nous ne devons jamais renoncer volontairement à la vie, ni perdre courage en présence des difficultés quelles qu'elles soient.

Notre DEVOIR et notre INTÉRÊT nous commandent de vivre ; par conséquent, lorsque nous sommes malades, nous devons toujours vouloir guérir. C'est notre devoir de vivre, car chacun de nous a quelque chose à faire sur la terre, et nous ne pouvons accomplir notre tâche qu'en vivant.

C'est ensuite notre intérêt de tenir à l'existence, car, soit que nous en convenions ou non, nous n'en sommes pas moins UNE VIE ÉTERNELLE, et si, au moment de l'évolution qu'on appelle la mort, nous n'avons pas accompli notre tâche sur la terre, par le fait de notre volonté, nous subissons forcément dans la vie ultérieure, les conséquences expiatoires de notre indifférence et de notre mauvais vouloir.

L'homme n'est pas simplement coupable quand il fait le mal directement, il l'est encore, soit qu'il le laisse exister sans rien faire pour le détruire, soit qu'il ne s'oppose point à sa production, soit qu'il ne réalise point tout le bien qu'il était en son pouvoir de réaliser.

Vous devez bien comprendre que puisque l'homme EST, il doit exister dans un but comme toutes choses.

Comment concevoir l'existence de quelque chose sans BUT ? Autant vaudrait dire qu'il peut y avoir un mouvement sans direction, une action sans aucune espèce de résultat. Cela est évidemment impossible.

Or, quel est ce BUT ? Est-ce le NÉANT ? Est-ce l'ÊTRE ?

Si c'est le NÉANT, la loi universelle serait une loi de destruction, au lieu d'être une loi de conservation et de développement. La force qui est au fond et autour de tout être, ne produirait que ruine et effacement. Elle ne multiplierait point les êtres, elle les supprimerait. Elle n'agrandirait point ceux qui vivent, elle les enlèverait de l'existence en les amoindrissant sans cesse, et l'univers entier n'aurait fait qu'apparaître un instant, pour s'abîmer immédiatement dans le néant, où depuis lors il serait plongé.

Est-ce là ce que nous voyons, ce que nous constatons, ce qui est en réalité ? Non, mon cher frère, c'est justement le contraire. Nous voyons bien qu'une action s'exerce sur les êtres, qu'ils sont modifiés, qu'ils changent d'état ; mais cette action, loin de les modifier dans le sens de leur amoindrissement, les développe et les grandit. Nous les voyons tous partir de l'état le plus minime pour augmenter, se multiplier, arriver par une progression continue à vivre d'une vie incomparablement plus large qu'au point de départ.

Ainsi, le grain de blé qui se décompose produit un épi ; le gland donne naissance à un chêne ; l'œuf de la poule se change en poussin ; la chenille se transforme en papillon ; l'embryon devient l'homme et l'homme constitue la souche d'une nombreuse postérité, toutes choses qui sont incontestablement plus grandes, plus importantes à la fin qu'au commencement.

Voilà le fait, et ce fait est général, il ne souffre aucune exception. Donc la LOI, la FORCE qui régit les êtres, n'est point une LOI, une FORCE d'anéantissement.

Et comme il n'y a point de milieu entre ÊTRE et N'ÊTRE PAS, entre se DÉVELOPPER ou se DÉTRUIRE, il s'en suit que la puissance modificatrice des êtres, ne les ANNIHILANT point, doit forcément les conserver et les développer.

Je dis qu'il n'y a point de milieu entre se DÉVELOPPER et se DÉTRUIRE, parce que l'on ne saurait concevoir entre ces deux termes que le STATU QUO ou le RETOUR au même état.

Mais le STATU QUO est impossible avec le mouvement qui modifie sans cesse toutes choses.

Nous en dirons autant du retour au même état que l'être a déjà réalisé. Comment admettre cette supposition avec un mouvement incessant, combinant perpétuellement les éléments infinis de la nature, d'où résulte continuellement des choses nouvelles.

Le caractère CONSERVATEUR et PROGRESSIF de la force qui modifie les êtres, est donc indubitable, certain, pour peu que l'on prenne la peine d'y réfléchir.

Or, quelle induction devons-nous tirer de là? la voici :

La puissance modificatrice des êtres, s'exerçant dans tous les lieux de l'univers à la fois, est nécessairement UNIVERSELLE, UNIQUE; car l'on ne saurait admettre deux forces agissant en sens inverse, par la raison que, EGALES, elles s'annuleraient réciproquement, et tout serait immobile ; INÉGALES, l'une triompherait de l'autre et la réduirait à néant.

Conséquemment, l'immobilité n'existant nulle part, nous sommes fondés à repousser la première supposition de deux forces égales et opposées l'une à l'autre.

Quant à la seconde supposition de deux forces inégales, dont l'une serait effacée par l'autre, il est clair que finalement, il ne resterait après le triomphe d'une force sur l'autre, qu'une seule force dans tout l'univers, dont le caractère serait nécessairement CONSERVATEUR OU DESTRUCTEUR.

Mais d'après ce que nous avons déjà vu, la force universelle ne peut être essentiellement destructive, puisque nous voyons partout autour de nous des êtres qui naissent, croissent et se multiplient.

Il est vrai que nous voyons aussi des êtres qui meurent et se décomposent. Serait-ce donc alors que cette force universelle agirait dans deux sens opposés ? Est-ce que sa nature serait contradictoire avec elle-même? Faudrait-il admettre que, dans le même moment et chez le même être, elle défait ce qu'elle fait; donne la vie et la mort; qu'elle conserve et détruit; développe et réduit à néant. ?

Cela ne saurait se concevoir, car, il faudrait pour cela que le même mouvement s'effectuât à la fois dans deux sens différents, ce qui est impossible. Un mobile, mis en mouvement, ne peut en même temps avoir deux directions ; monter et descendre, aller en avant et en arrière, à gauche et à droite.

Eh bien ! il en est de même de la nature, pendant qu'elle fait croître nos cheveux, végéter notre chair, grandir notre corps, pousser nos ongles et notre barbe, elle ne saurait agir dans le sens de leur décroissance et de leur destruction.

La force qui même dans la maladie nous fait digérer, qui cicatrise nos plaies, et ajoute à notre être une portion de l'air que nous respirons, des liquides que nous buvons et des aliments que nous ingérons dans notre estomac, ne peut évidemment agir dans le même instant d'une façon opposée.

C'est cela qu'il faut bien constater ; c'est le principe général qu'il faut reconnaître comme critérium de certitude. Ensuite nous nous demanderons ce que signifie le phénomène de la MORT, et de la DÉCOMPOSITION, et nous verrons comment l'on doit l'expliquer.

Oui, mon cher frère, assurons-nous bien préalablement que la nature ne crée point pour détruire, ni qu'elle ne détruit point pour créer, comme on le dit à tort habituellement.

Constatons avec certitude qu'elle n'est point à la fois la vie et la mort, l'organisation et la désorganisation, l'ordre et le désordre, quelque chose et rien. Car, je le répète, la même force ne peut simultanément créer et détruire, donner naissance à des individus et les anéantir, ce qui serait contradictoire.

Si cependant nous voyons des faits qui semblent contredire cette affirmation c'est que les apparences nous trompent sur la manière d'agir de la nature, et que jusqu'ici les hommes n'ont point pénétré le secret de ses lois. De ce qu'un être meurt et se décompose, il n'en faudrait point conclure qu'il se détruit et tend vers le néant, c'est là une erreur d'illusion que nous ne pou-

vons plus commettre quand nous avons fait les réflexions précédentes.

En effet, du moment que nous savons positivement que la force universelle est UNIQUE, qu'elle n'est point contradictoire avec elle-même, parce qu'elle est UNE dans son exercice, et qu'en modifiant les êtres, elle les modifie en PLUS et non en MOINS, nous sommes forcés d'admettre une progression continue dans le développement des êtres.

Notons bien ceci dans notre esprit, et servons-nous en comme d'une pierre de touche pour porter un premier jugement sur les choses.

Ainsi étant démontré que l'action universelle de la nature, modifie les êtres en PLUS et non en MOINS, qu'elle leur ajoute incessamment quelque chose de nouveau par les combinaisons perpétuelles qu'elle fait avec leur substance en les mêlant les uns avec les autres, il est évident qu'au lieu de les AMOINDRIR elle les GRANDIT, et qu'au lieu de les DÉTRUIRE elle les conserve.

Voilà une première certitude.

En voici une autre.

La force qui régit l'univers a indubitablement la même durée que l'univers. Cette force agissant dans tous les êtres, et ne pouvant se retirer d'aucun, sans cesser d'être universelle et périr, doit les régir conformément à son action, aussi longtemps qu'elle régit l'univers lui-même.

Or, l'action de la force universelle d'après ce que nous avons vu, est CONSERVATRICE et PROGRESSIVE. Par conséquent, tous les êtres régis par elle, doivent nécessairement se CONSERVER et se DÉVELOPPER avec l'univers.

Donc, quelles que soient les transformations que les êtres subissent, lors même que toutes les apparences seraient à l'appui de leur effacement, il ne nous est pas possible de supposer qu'ils s'anéantissent, puisque la force universelle ne cesse de les RÉGIR et de les DÉVELOPPER pendant toute sa durée infinie. C'est là ce que la raison constate et prouve avec une rigueur mathématique, si l'on a bien compris la démonstration.

Quand donc les êtres semblent cesser de vivre de la vie ordinaire, ils ne cessent point pour cela d'être régis par la force universelle, puisque c'est cette même force qui les décompose, qui détruit leurs formes, ce qu'elle ne pourrait faire évidemment sans être en eux.

Mais est-ce que cette décomposition opérée par la force universelle chez l'individu après la mort, serait le résultat d'une action différente que celle que la force exerçait chez lui pendant la vie ?

Nullement, c'est la même action.

En effet, pendant la vie, l'individu se décompose par une perspiration permanente qui amène la fluidification de son corps, dans l'espace de cinq à sept ans. Lorsque la mort a réduit le corps à l'état de cadavre, cette fluidification s'accomplit alors en terre à peu près dans la même période de temps. Seulement après la mort l'individu se dépense sans se renouveler; tandis que, durant la vie, il refait sa forme et se renouvelle par un travail d'ABSORPTION et d'ASSIMILATION qui le constitue avec de nouvelles substances.

Qu'est-ce donc que ce travail d'ABSORPTION et d'ASSIMILATION ? Serait-ce une autre force qui existerait conjointement avec la force universelle ? Nous avons vu que non ; que la force universelle est UNIQUE pour former et régir les êtres, et qu'elle ne pourrait se concilier avec une autre force, soit plus grande, soit moins grande, ou bien égale à elle. Par conséquent, l'ABSORPTION et l'ASSIMILATION doivent faire partie de sa manière d'être.

La force universelle se présente ainsi dans son action avec trois fonctions, ou trois manières d'agir, qui concourent toutes au même BUT, et ne l'empêchent point d'être une seule et même force.

Nous en avons en nous et autour de nous la preuve; il suffit d'un peu d'observation pour s'en convaincre. Le poumon, le cœur, par leur mouvement de diastole et de systole; la respiration des végétaux qui s'accomplit par le même mouvement, et la propriété que chaque être possède de se combiner avec les autres êtres, de s'unir à eux, ou de s'approprier leur substance, dé-

montrent suffisamment que l'ÉMANATION, l'ABSORPTION et l'ASSIMILATION sont une même force.

Ces trois fonctions se complètent réciproquement, à elles trois elles réalisent la vie, l'ARSORPTION et l'ASSIMILATION constituent l'être dans son INDIVIDUALITÉ, et le font CENTRE par un mouvement de dehors au dedans ou de systole.

L'ÉMANATION le constitue dans son UNIVERSALITÉ et le fait circonférence, par un mouvement du dedans au dehors ou de diastole.

Ainsi, la même force en allant sans cesse de la circonférence au centre et du centre à la circonférence, produit une CIRCULATION qui a pour but d'identifier entre eux tous les éléments de l'être, et de constituer de plus en plus son UNITÉ.

C'est par ce moyen que la force universelle agrandit perpétuellement le centre et la circonférence en amenant le MOI humain à se sentir; se savoir et se voir toujours davantage en SOI et dans les AUTRES; c'est-à-dire dans son CENTRE et dans sa CIRCONFÉRENCE.

En un mot, c'est de la sorte que l'individu arrive graduellement à être plus conscient de SOI et des AUTRES.

Quand donc la mort arrive, que se passe-t-il dans l'être ? Quel est le mystère qui s'accomplit en lui ? Je vais vous le dire.

La mort déplace tout simplement le CENTRE DE CONSCIENCE individuel constitué par l'absorption et l'assimilation. Elle le fait changer de lieu, le transporte dans un milieu plus parfait qui est le soleil (1), sans briser

---

(1) Si l'on demandait pourquoi le centre de conscience s'en va dans le soleil plutôt que dans tout autre astre, en voici la raison. Après la mort, le fluide qui produit le centre de conscience n'étant plus retenu dans le corps ni sur la terre par le travail de nutrition qui le faisait sans cesse s'unir à de nouvelles substances ambiantes, sort du corps, s'élève dans notre atmosphère par sa légèreté, la traverse et entre nécessairement dans l'atmosphère solairienne qui enveloppe tout notre système. Là, par une raison d'affinité, d'impondérable qu'il était il devient pondérable; il gravite vers le soleil et descend dans la région qui lui est propre.

Cette région est, ou la région obscure ou la nébuleuse, ou la région

le rapport de continuité qui unit le centre à la circonférence, étendant ainsi le rayon de la sphère individuelle, au moyen de l'élasticité infinie de la substance. De sorte que, par cette mystérieuse évolution que le Fusionisme seul dévoile, la sphère individuelle se trouve être beaucoup plus grande. L'individu trépassé vit tout à la fois à ce moment, et dans le soleil et sur la terre : dans le soleil comme CENTRE de CONSCIENCE, et sur la terre comme CIRCONFÉRENCE CORPORELLE.

C'est pourquoi nous appelons la mort l'agrandissement de la vie.

Ce que nous voyons de l'homme dans ce qui reste de lui après le trépas, ce cadavre immobile où ne se manifeste plus aucune volonté, n'est donc plus le sanctuaire du centre individuel. C'est seulement une portion de la circonférence humaine, qui en vertu de l'action décomposante de la force universelle, continue à se fluidifier et à fusionner l'individu avec les êtres de ce monde, de la même manière que cela avait lieu pendant la vie.

Or, le centre individuel, avons-nous dit, se trouve constitué par l'ABSORPTION et l'ASSIMILATION, tandis que la circonférence est constituée par l'ÉMANATION.

Conséquemment quand le centre individuel a quitté le corps, la force universelle ne doit plus révéler dans le cadavre, qu'un des trois termes de la vie, l'ÉMANA-

---

lumineuse, selon qu'ici bas nous avons été ténébreux par l'ignorance et le mal; ou plus ou moins dans la lumière par la possession d'une certaine science et la réalisation d'un certain bien; ou vraiment lumineux par la connaissance de la vérité et la pratique de ses lois. Il est bien certain que l'âme humaine ne peut pas aller ailleurs que dans le soleil, puisque l'atmosphère de cet astre est la seule dans laquelle toutes les planètes de notre système sont immergées, et qu'elle est aussi la plus quintessenciée. L'on conçoit très bien par la même raison que toutes les âmes de l'humanité qui peuplent les autres sphères du système doivent accomplir la même évolution et s'unir dans le même centre. C'est par ce moyen que s'accomplit l'universalisation. Les humanités des différentes planètes de notre système, se fusionnant entre elles dans le soleil où elles se rencontrent, se servent réciproquement de véhicules pour s'épanouir et vivre chacune sur toutes les planètes du système comme si elles y avaient pris naissance.

TION. C'est la raison pour laquelle le corps se décompose sans se recomposer.

La vie de l'individu ne fonctionne entière, parfaite, que là où est le centre individuel. C'est donc dans le soleil que la force universelle s'exerce dans sa plénitude par rapport à l'individu trépassé. Là, elle continue comme ici-bas à régir et développer l'être par les actions simultanées de l'ÉMANATION, de l'ABSORPTION et de l'ASSIMILATION. Ces trois modes de la vie, en s'exerçant dans le même individu, le grandissent comme CENTRE et comme CIRCONFÉRENCE. Elles étendent de plus en plus l'horizon de son MOI et de sa CORPORÉITÉ. Voilà ce qui avait lieu pendant la vie ; voilà ce qui s'effectue encore après la mort. Rien n'est changé dans le mode de la force universelle par le trépas de l'individu: elle le régit toujours de la même manière. Avant la mort, la force universelle constituait de plus le CENTRE INDIVIDUEL dans la conscience de lui-même, par l'ABSORPTION et l'ASSIMILATION, en même temps que par l'ÉMANATION, elle l'épanouissait dans l'humanité et dans le monde extérieur. Après la mort elle ne cesse point à l'aide des mêmes moyens, d'illuminer le centre de conscience de l'individu dans le monde nouveau qu'il habite, et d'expandre simultanément sa personnalité sur la terre et dans le milieu solairien.

Donc, la mort réelle n'existe point, et la décomposition du cadavre ici-bas est tout à l'avantage de la vie. Oui, mon cher frère, nous avons besoin de cette décomposition pour continuer à nous universaliser, pour grandir incessamment notre être. Aussi, ceux qui arrêtent l'action décomposante de la force universelle par l'embaumement du cadavre, par les caveaux et les triples cercueils, font grandement mal. Leur désir de s'immobiliser dans une forme transitoire, fugitive, que nous n'avons nul intérêt à conserver, les emprisonne dans des limites étroites qui les font terriblement souffrir. Ils mettent par ce moyen des entraves à l'accomplissement de la destinée humaine, pendant un temps plus ou moins long, et la punition de leur orgueil, c'est justement d'être séparés de la communion universelle

dans le soleil, comme ils ont voulu se séparer de la communion universelle sur la terre par le mépris de l'ÉGALITÉ.

Vous le voyez, mon cher frère, l'homme a beau rêver le néant, le néant n'existe point pour lui. Il est destiné à vivre d'une vie éternelle, et rien ne saurait l'en empêcher. Dans aucun cas, il ne peut être soustrait à l'action de la force universelle, pas plus qu'il ne pourrait s'affranchir du temps et de l'espace tant qu'il est dans la limitation. Régi par la force universelle, il est nécessairement modifié par elle dans le sens où elle modifie l'univers, et comme cette modification est progressive, et que le progrès implique la continuité et la perpétuité du même être, il en faut conclure forcément que l'homme n'est point fait pour s'anéantir.

Actuellement, mon cher frère, est-il nécessaire que j'argumente pour vous prouver l'existence de Dieu et de la vie ultérieure ? Cette preuve ne résulte-t-elle pas surabondamment de ce que je viens de vous dire de la force universelle.

Comment, en effet, admettre une force universelle régissant tous les êtres de l'univers, dans l'intérêt de leur conservation et de leur développement sans fin avec l'homme finissant réellement à la tombe ? Cela serait de toute impossibilité. La démonstration que j'ai donnée du caractère de la force universelle exclut radicalement toute mort réelle, toute destruction de l'être. Il est évident, si j'ai eu le bonheur de me faire bien comprendre, qu'il ne peut exister avec la force universelle qu'une vie éternelle et un éternel progrès de tous les êtres sans exception.

Or, cela étant, il est bien certain que le progrès de chaque être ne pourra s'entendre que du passage de l'inertie à l'activité ; de l'inorganisme à l'organisme, de l'insensibilité à la sensibilité ; de l'inconscience à la conscience ; de l'inintelligence à l'intelligence ; de la limitation à la liberté ; de l'impuissance à la puissance ; du mal au bien ; et du bien relatif au bien suprême.

En d'autres termes, avec le progrès continu, opéré par l'action de la force universelle, tous les êtres doi-

vent partir de l'infiniment petit, pour arriver à réaliser dans l'éternité l'infiniment grand, avec les attributs d'omniprésence, d'omniscience, d'omnivoyance, de toute-puissance, de liberté absolue et de souveraine félicité. Voilà incontestablement les conséquences de la loi de progrès. Avec une pareille loi, la continuité et la perpétuité de la vie sont indispensables, nécessaires. La personnalité humaine, loin d'être détruite, grandit continuellement et sans recommencement; car la loi du progrès implique une série continue et sans rétrogradation.

Vous conviendrez d'après cela, mon cher frère, qu'une force qui produit de pareils résultats ne saurait être aveugle. L'on ne peut pas dire que pendant qu'elle engendre l'intelligence chez les êtres, elle soit elle-même inintelligente. Lui verrait-on réaliser l'harmonie universelle avec cette permanence et cette admirable unité de plan, si elle ne savait pas ce qu'elle fait? Certainement non.

Le hasard ne serait nullement capable de produire l'harmonie constitutive du moindre brin d'herbe, et encore bien moins de le perpétuer dans le temps par voie de reproduction, en supposant toutefois qu'il eût pu d'abord l'effectuer. Eh! combien ne serait-il pas plus incapable de réaliser la merveille de l'homme et de l'harmonie uuiverselle!

Direz-vous que c'est le hasard ou une force aveugle qui tous les jours distille dans l'alambic de votre être ces substances qui vous renouvellent et vous conservent dans la vie?

N'avez-vous jamais réfléchi à ce sublime phénomène de nutrition? Est-il possible de ne pas reconnaître une force intelligente dans cet admirable agent, chargé de distribuer dans toutes les parties du corps ce qui convient à chaque organe pour l'entretenir dans sa fonction? Une force aveugle serait-elle capable de distinguer dans le produit de la digestion les molécules propres à l'œil, au cerveau, aux muscles, aux viscères, au sang ou aux os? Vous faites-vous une idée du désordre qui résulterait de la moindre erreur de transposi-

tion ? Que, par exemple, les molécules calcaires destinées au renouvellement des os, soient transportées au cerveau, et voilà le cerveau ossifié. Que les molécules sanguinaires, ou celles élaborées par la substance cérébrale, soient employés à former les os, et voilà les os perdant leur consistance et ramollis au point de ne plus pouvoir supporter l'enveloppe musculaire. Enfin, supposons que la matière préparée pour les cheveux vînt nourrir l'œil, et que celle préparée pour l'œil, alimente les cheveux ou toute autre partie du corps, il est bien certain que l'homme tel qu'il est ne serait plus possible.

Et remarquez bien, mon cher frère, que quand même l'on dirait qu'il n'y a pas une matière élaborée pour chaque partie du corps, mais que ce sont les organes eux-mêmes qui ont la propriété de transformer la substance selon leurs besoins, la question resterait la même.

Il faut toujours que les organes élaborateurs ne se trompent point dans leur travail ; qu'ils fassent la même chimification et fonctionnent avec la même exactitude, car la plus petite erreur dans l'élaboration de la matière humaine, jetterait la perturbation dans toute l'économie individuelle.

Eh bien ! en présence d'un phénomène aussi prodigieux, refuseriez-vous de reconnaitre l'action d'une force intelligente ? Existe-t-il par le monde un chimiste de l'habileté de celui que nous portons en nous ; et qui se charge malgré les oppositions que nous lui créons sans cesse, de maintenir notre machine, de la réparer et d'en rajeunir toutes les parties ? Certes, ni vous ni moi n'avons conscience d'être pour rien dans cette action sublime, et ce qui serait un acte de la plus haute intelligence pour l'homme, si l'homme pouvait l'accomplir ne peut pas être le résultat d'une force aveugle. Par conséquent, il est indubitable que la force qui conserve, gouverne et renouvelle perpétuellement l'univers entier, est une force souverainement intelligente.

Mais si la force UNIVERSELLE est intelligente, elle est donc l'INTELLIGENCE UNIVERSELLE, puisqu'elle agit uni-

versellement avec connaissance de cause, et qu'elle est UNIQUE.

Etant l'INTELLIGENCE UNIVERSELLE elle SAIT PARFAITEMENT ce qu'elle fait, quand elle réalise l'harmonie universelle. SACHANT ce qu'elle fait, elle SAIT donc TOUT, puisque c'est elle qui fait tout.

FAISANT TOUT, elle doit le VOULOIR, attendu qu'aucune autre force n'existe avec elle pour la contraindre à faire ce qu'elle ne voudrait pas.

Le VOULANT, elle l'AIME, car l'on ne comprendrait pas pourquoi sans y être obligée, elle ferait ce qui lui répugne, ce qu'elle n'aimerait point.

Enfin, AIMANT et VOULANT ce qu'elle fait, sans contrainte, et avec une entière indépendance, elle est complètement LIBRE.

Résumons maintenant ces notions parfaitement claires et rationnelles. Il est bien évident, d'après ce qui précède, qu'il existe une force universelle, unique, souverainement intelligente, sachant tout, faisant tout, voulant ce qu'elle fait, l'aimant d'un amour infini, complètement libre et toute puissante.

Or, de quel nom, mon cher frère, nommerons-nous une pareille force ?

N'est-ce pas là véritablement Dieu ?

Pouvons-nous désormais le nier ? N'est-il pas présent partout, visible en tous lieux ? Et quand l'on demande où il est, ne devrait-on pas plutôt demander où il n'est pas ? Où aller pour se soustraire à lui, pour échapper à son influence ? Dans quel coin de l'espace pourrait-on se réfugier pour n'être pas avec lui, en lui, et ne l'avoir pas EN SOI, puisqu'il régit, conserve et développe tout être, puisqu'il est la vie de toute vie, et que rien ne serait sans lui ; car pour être FORCE, il faut qu'il soit aussi SUBSTANCE, et par conséquent étant FORCE UNIVERSELLE, il est nécessairement la SUBSTANCE UNIVERSELLE.

Douterez-vous encore de Dieu, mon cher frère ? Je ne le pense pas ; son existence est trop incontestable. Oui, Dieu existe ; il n'est plus un mystère ; il est visible en nous et autour de nous. Il n'est pas besoin de la clarté

du soleil pour le voir et pour en être vu. La nuit comme le jour, dans les ténèbres comme dans la lumière, il se révèle partout et dans tout ce qui est.

Aussi, Dieu et la vie ultérieure sont dorénavant pour nous des vérités certaines. Avec cette conviction, nous ne sommes plus seuls dans le monde, nous n'avons plus aucune crainte de la mort. Qu'importe que l'on nous emprisonne, qu'on nous tue, il n'est au pouvoir de personne de nous séparer de l'être universel, de trancher notre vie éternelle. La solitude la plus profonde, le cachot le plus obscur, sont toujours admirablement peuplés pour celui qui est en communion avec l'intelligence universelle et l'amour infini. Dieu est là avec lui pour remplir son cœur, pour en expulser l'amertume, et lui donner les compensations propres à lui faire oublier les injustices des hommes.

Sans Dieu, au contraire, l'homme est seul et isolé partout. Il sent que tout est incertain autour de lui, que tout lui échappe, qu'il n'a de base solide nulle part. L'amitié, la famille, la fortune. la considération, la puissance, il sait que tout cela peut lui faire défaut et il n'ose y compter. Heureux aujourd'hui, demain la désolation peut l'atteindre, et alors où seront ses compensations ? s'il meurt victime de l'iniquité, qui réparera les torts que l'on a eus envers lui ; dans l'infortune comme dans la maladie, il ne trouve en lui que tristesse, irritation ou découragement.

Ah ! mon cher frère, c'est que sans Dieu qui est l'être universel, la vie universelle, l'homme est comme un membre séparé du corps ; il ne vit plus, il meurt. Ne puisant point la vie à la source de toute vie, il est privé des conditions de l'existence. Il est sur terre comme une ombre fugitive qui n'a aucune raison d'être. Tous ses projets aboutissent au néant. Rien n'a pour lui de continuité au-delà de la tombe. Ses affections les plus chères, n'ont que la durée d'un instant ; la mort vient tout détruire.

Aussi l'athée est-il généralement sombre, misanthropique. Il n'aime point les hommes, il les hait. Il ne les excuse point dans leurs erreurs, il les maudit ; s'il fait

le bien, ce n'est point par une tendre compassion, c'est par une méprisante pitié, par dédain, par ostentation, ou par indifférence. La paix n'est jamais dans son cœur; le bonheur le fuit, quelque satisfaction qu'il obtienne, parce que tout lui parait vide et sans but. Pourquoi d'ailleurs s'attacherait-il à quelque chose, éprouverait-il de la joie pour rien, puisque selon lui, tout est sans valeur et aboutit au néant?

Je sais bien que tous les athées ne sont point de la sorte, qu'il est des exceptions, mais les exceptions prouvent justement contre l'erreur de l'athéisme. S'il était vrai que la vie ne se continuât point après la mort, où serait le lien des individus? Nous ne serions alors, comme je l'ai démontré dans la lettre à notre frère Deyraud, de Bordeaux, que des êtres isolés les uns des autres, sans sympathie pour personne, sans devoirs réciproques et parfaitement égoïstes. L'idée de solidarité, de fraternité ne pourrait naître dans notre esprit, puisque cette idée ne serait point l'expression d'une réalité, et ne correspondrait à rien. L'homme, mon cher frère, ne peut concevoir que ce qui EST, son esprit serait impuissant à énoncer ce qui n'est pas.

Essayez de vous former l'idée d'une chose qui n'aurait radicalement aucune existence.

Si donc l'homme conçoit, énonce, sent la solidarité et la fraternité, s'il éprouve de la sympathie pour ses semblables, s'il souffre de leurs peines et se réjouit de leurs joies, cela prouve que tous les hommes sont reliés par une même origine, une même nature, une même fin; qu'ils vivent d'une vie commune, et ont un père commun, si, en un mot, l'individu conçoit et désire la vie éternelle, c'est qu'il est fait pour elle.

Quand donc certains athées se montrent bons, généreux, dévoués; qu'ils aiment sincèrement leurs semblables, et s'occupent de leur bonheur futur, tout en croyant au néant, c'est que leur nature proteste contre leur manière de voir; c'est que chez eux, le fait dément leur pensée. Ils proclament l'anéantissement de leur être, et ils se conduisent comme s'ils devaient vivre toujours, parce qu'en réalité, telle est leur destinée. Une

secrète influence résultant de la loi de solidarité qui les lie à leurs frères et les fait vivre en eux, les pousse à leur insu à se conduire contrairement à leurs principes. Ils sont illogiques et inconséquents avec les idées qu'ils professent, par la contradiction qui existe entre leur véritable destinée et celle de leur invention.

Faits pour se perpétuer dans les générations futures comme dans leur propre corporéité, ils les aiment et se dévouent à elles naturellement par l'effet du même sentiment qui nous attache à nous-mêmes ; toute leur conduite est déterminée par l'impulsion occulte de leur nature, qui les fait agir sans raisonner, conformément à ce qu'ils doivent réaliser. C'est là l'explication de leur inconséquence.

C'est la preuve que leur pensée n'est point l'expression fidèle de ce que doit accomplir leur être, c'est la démonstration la plus sensible de leur erreur.

Disons cependant que les athées de ce genre sont des hommes supérieurs, des hommes foncièrement religieux malgré leurs négations, car ils ne nient Dieu que par un sentiment profond de justice. Touchés des misères de leur prochain, ils ne comprennent point comment avec un Dieu bon, juste, tout-puissant, qui réunit en lui toutes les perfections, l'iniquité peut exister sur la terre, ils aiment mieux supprimer Dieu que de l'accuser de laisser faire le mal.

Permettez-moi, mon cher frère, de vous classer dans le nombre de ces hommes. Oui, toutes vos protestations contre Dieu, contre l'autre vie, toute votre irritation contre certaines personnalités, ne viennent que de l'aversion que vous inspire l'iniquité. Vous avez besoin de voir régner la justice autour de vous, mais ne l'apercevant nulle part complète, par dépit vous niez la source de toute justice.

Vous avez besoin que ce monde soit harmonique, heureux, mais ne voyant partout que désordre et misère, vous vous dites, qu'il vaut mieux terminer la vie au tombeau que de la continuer éternellement dans ces conditions malheureuses. Dès lors vous proclamez le néant ; vous y plongez toutes choses ; vous en faites le

but de toute vie contre le cri douloureux de votre cœur, qui saigne et souffre à l'idée de se séparer à jamais des amis qu'il a connus, des êtres qu'il a estimés, chéris.

Vous exaltez le néant ; vous le placez avec une sorte d'ostentation au bout de l'existence, mais vos yeux se remplissent de larmes en songeant à tous ces martyrs de l'humanité, qui ont donné leur vie en sacrifice pour en avancer le progrès, pour obtenir l'affranchissement de leurs frères, et qui maintenant avec le néant ne seraient plus rien.

Oui, malgré vous, malgré vos dénégations, il sort de votre cœur une voix entremêlée de sanglots, qui maudit, et proteste contre le néant, où se seraient abîmés des êtres qui font votre admiration, des êtres auxquels vous seriez heureux d'exprimer votre gratitude, et que vous voudriez voir jouir du fruit de leur dévouement. Vous sentez qu'il y a un déni de justice déplorable, vous sentez que la fatalité qui priverait ces êtres glorieux de recevoir leur récompense serait une chose horrible, contre laquelle tout votre être se soulève. Ah ! mon cher frère, c'est que l'idée de l'anéantissement est une erreur.

Vous aimez le bien, vous avez horreur du mal, mais avec le néant, vous êtes forcé de vous avouer à regret, que bien et mal, juste et injuste, vertus et infamies, tout cela, après la mort, a une même valeur et se trouve confondu. N'est-ce pas vrai que vous gémissez, que vous éprouvez une sainte colère, en pensant que le bon et le méchant, l'homme dévoué et l'égoïste, le sacrificateur et la victime, sont au même niveau dans le néant, quand vous reconnaissez entre eux de si grandes différences. C'est cette contradiction entre vos sentiments et votre croyance qui vous rend triste, inquiet, qui jette le trouble dans votre âme et empêche votre corps de se constituer dans la santé. Comment voulez-vous guérir en vous établissant en révolte ouverte contre la force universelle qui vous régit ? Où puiserez-vous la vie si vous vous séparez de la vie de toute vie, et vous vous réfugiez dans un principe de mort ? Vous

n'ignorez pas l'influence de l'esprit sur le corps; tout le monde sait combien les perturbations de l'âme agissent sur notre économie. Or, si votre moral est désharmonique, votre physique s'en ressentira. L'homme qui chancelle et tombe, n'en peut relever un autre. Eh bien, il en est ainsi de notre esprit par rapport à notre corps : quand notre moral s'affaisse, le corps dépérit.

Cessez donc, mon cher frère, de vous séparer de la communion universelle par vos pensées. Vous qui voulez la réalisation de la sainte fraternité, revenez à Dieu qui est le père commun de tous les hommes, et sans lequel il n'y a point de frères.

Vous qui voulez le règne de la justice, ne niez plus la source de toute justice.

Vous qui avez besoin d'aimer et d'être aimé, n'ensevelissez plus dans le néant les objets de votre amour.

N'étouffez point l'espérance dans votre cœur, surtout dans un moment où le règne de Dieu est proche, où tout manifeste son avènement. N'entendez-vous pas de toutes parts les craquements du vieux monde qui se disloque et s'écroule ? Ne voyez-vous point le doigt de la providence dans tout ce qui s'accomplit ?

Quand vous devriez être rempli de joie, est-ce le moment de s'envelopper dans son manteau et de désespérer de la vie ?

Frère ! relevez-vous, courage ! Ayez foi dans l'avenir, car l'avenir est un bien qui appartient à tous, et qui ne peut manquer à personne ; car malgré la mort qui semble nous en priver, la justice absolue veut que tous en jouissent. Vous devez sentir la preuve de cette vérité au fond de votre cœur, et croyez bien que si nous avons en nous le sentiment de la justice, c'est que la justice existe.

Or, si la justice existe, elle doit exister pour tous ; c'est là son caractère essentiel. Mais si elle existe pour tous, où en est le type ? Vous comprenez bien que nous ne pouvons le placer chez aucun de nous. Il est impossible d'admettre que nul homme puisse être le principe de ce qui est dans la nature de tous. Une pareille condition ne peut convenir qu'à un être sans borne, à

l'être universel que nous appelons Dieu. Cela est incontestable.

Mais peut-être direz-vous, pourquoi alors s'il existe un être universel qui soit la justice même, et le modèle de toute justice, cet être ne réalise-t-il point la justice universelle, et n'empêche-t-il point l'iniquité d'exister ?

C'est la question que l'on fait ordinairement et cette réflexion naturelle qui part de la conscience générale, prouve seulement que l'amour de la justice est dans tous, et que chacun proteste contre l'iniquité, sans comprendre les conséquences de la question.

En effet, figurez-vous que Dieu intervint pour empêcher le mal toutes les fois que l'homme s'apprête à le faire : qu'en résulterait-il ?

Il est bien clair qu'en empêchant le mal, il forcerait au bien. Son action sur l'homme ne pourrait pas avoir d'autre BUT. Et comme Dieu doit toujours préférer le MIEUX au MOINS BIEN, et que l'homme dans l'état d'inexpérience du MAL, ignorerait complètement en quoi le MIEUX consiste, il s'en suivrait que c'est Dieu qui agirait constamment dans l'homme, et non l'homme lui-même.

S'il en était ainsi, je vous demande ce que deviendrait la liberté humaine, existerait-elle ? Certainement non.

Mais si vous supprimez le libre arbitre de l'homme, vous supprimez en même temps l'homme, et à sa place, vous n'avez plus qu'un être passif, un pur automate, que Dieu fait mouvoir directement à son gré, et qui n'a plus aucun mérite par soi-même.

Est-ce là ce que vous préféreriez à l'homme d'aujourd'hui ? Aimeriez-vous mieux une machine qu'un être libre, expérimentant le bien et le mal au prix de ses propres efforts, et destiné par ce moyen à se créer lui-même dans la lumière, la sagesse, la perfection afin de jouir un jour du bonheur suprême ?

En d'autres termes, ne vaut-il pas mieux ÊTRE que de N'ÊTRE PAS, surtout quand le BUT FINAL de chaque individu, est de participer à tous les avantages de l'être souverainement parfait ? La réponse à cette question

est facile, et la raison de tous s'accorde pour la faire identiquement.

Oui, QUELQUE CHOSE vaut mieux que RIEN ; et à plus forte raison, un être intelligent, aimant, puissant, libre et heureux, vaut indubitablement mieux que le NÉANT.

Cela étant, il faut accepter les conséquences de la LIBERTÉ, puisque sans la liberté, l'homme n'existerait pas, et qu'il vaut mieux ÊTRE que de NE PAS ÊTRE.

Mais les conséquences de la liberté imposent à l'homme le devoir de créer sa propre moralité. L'être libre ne peut pas avoir reçu la lumière et la sagesse en naissant, car la LUMIÈRE INTELLECTUELLE, c'est la connaissance de ce qui EST ; et la sagesse, c'est le meilleur emploi possible de cette connaissance. Or, un être comme nous, actuellement limité dans le temps et l'espace, ne saurait posséder cette lumière et cette sagesse qu'à la condition de voir, d'observer et d'expérimenter successivement les choses, ce qui implique justement au commencement une époque d'ignorance, et par conséquent, la vie telle qu'elle est.

L'être qui aurait reçu la sagesse au premier jour de sa vie, indépendamment de l'expérience qui la constitue, agirait sans connaître le rapport des choses, sans établir entre elles aucune comparaison, ne délibérerait jamais sur rien. Il se trouverait fatalement déterminé au bien sans savoir ce qu'il est, attendu que la lumière infaillible qui existerait en lui, ne lui appartiendrait point, elle serait à Dieu.

Un pareil être serait encore évidemment une pure machine et la négation de l'homme. Il n'y a donc qu'un moyen pour que l'homme existe, pour qu'il soit véritablement homme, c'est qu'il soit LIBRE. Or, nous venons de voir qu'il ne peut l'être qu'à la condition de devenir l'auteur de sa propre sagesse, en expérimentant la vie à ses dépens. Pour cela, il faut qu'il passe d'abord par l'ignorance avant de posséder la science, il faut qu'il tâtonne, qu'il existe et soit exposé à se tromper, à commettre des erreurs avant d'agir avec CERTITUDE.

Mais l'erreur, vous le savez, a pour conséquence le MAL dans une mesure proportionnelle, et il est bien

qu'il en soit de la sorte, autrement l'homme n'aurait aucun intérêt à la quitter pour la vérité.

Voilà donc le MAL résultant de l'IGNORANCE et de la LIBERTÉ, aussitôt que celle-ci commence à être en exercice. Il n'en peut être autrement, à moins, je le répète, de supprimer l'homme pour substituer à sa place une machine.

Que si nous ne voulons point supprimer l'homme, si nous ne consentons point à cesser d'être, alors il faut admettre que chacun en partant de l'ignorance ait la faculté, sous sa responsabilité, d'expérimenter la vie à sa manière; qu'il puisse se constituer comme il l'entend, à l'aide de sa LIBERTÉ, et que Dieu le laisse faire. Mais de là résulteront nécessairement toutes les contradictions possibles; toutes les divergences d'opinions, les luttes, les injustices, les désordres et les misères que nous voyons par le monde.

Cela est tout simple, tout naturel. Chaque individu étant différent de tous les autres, ayant son caractère particulier, ses passions à lui, sa manière de sentir, sa raison propre, son degré spécial d'intelligence, etc., il est clair qu'à défaut d'une éducation commune, d'un principe commun et d'un intérêt matériel identique, il doit se comporter autrement que les autres.

Il ne faut donc point s'étonner des oppositions qui existent entre les hommes. Ces oppositions sont inévitables au point de départ. Elles ne peuvent être effacées que par la communion universelle dans la vérité. Ce ne sera que lorsque les hommes, par un même enseignement, connaîtront la vérité; lorsqu'ils seront UNIFIÉS à elle, et qu'ils auront fusionné leurs intérêts, qu'alors ils deviendront tous comme UN. Jusque-là, ignorant qu'ils sont régis par un même principe, une même loi naturelle qui les rend SOLIDAIRES, et ignorant qu'ils ont le plus grand intérêt à S'AIMER, ils doivent nécessairement être divisés de cœur et d'esprit, disputer entre eux, se jalouser, s'envier réciproquement les avantages sociaux, lutter, et se faire la guerre de toutes les manières, comme s'ils étaient étrangers les uns aux autres. Un pareil antagonisme est la conséquence

du BESOIN que tous les hommes ont d'être HEUREUX et de la LIBERTÉ que Dieu leur laisse de faire leur BONHEUR EUX-MÊMES, ce qui est la manière de les en faire jouir le plus possible ; seulement ils se trompent dans la satisfaction de leurs désirs, parce qu'ils ignorent en quoi consiste le bonheur, et de quelle façon ils doivent le réaliser.

Telle est la raison, mon cher frère, de cet état de trouble que vous voyez régner partout sur la terre. Toutefois, de ce chaos doit sortir l'harmonie ; de ce mal doit résulter un jour le bien universel.

Il ne faut donc point en vouloir à ceux de nos frères qui ne pensent point comme nous, car ils nous font le même reproche, avec la même bonne foi. Selon eux, nous avons tort, et à leurs yeux, nous sommes peut-être injustes, parce que nous ne professons ni la même manière de voir, ni n'exécutons les mêmes actes.

Dans l'ignorance où l'on est de ce que l'on doit pratiquer, chacun veut modeler les autres sur lui-même. L'on blâme chez le prochain ce que l'on ne voudrait point faire soi-même, et l'on y applaudit ce que l'on fait ; ce qui prouve le besoin que nous avons tous de l'UNITÉ. Cependant les plus sages devraient être les plus indulgents, parce qu'ils sont plus en état de comprendre les raisons qui amènent les différences entre les hommes.

Cessez donc, mon cher frère, de récriminer contre vos semblables, car s'ils pensaient comme vous, ils auraient la même conduite ; de ce qu'ils sont moins éclairés, moins justes que vous, devez-vous les condamner ? Voudriez-vous les punir parce qu'ils sont privés des qualités que vous possédez ? L'on ne peut pas faire un crime au pauvre de n'être point riche, à l'idiot de manquer d'esprit. Certes, vous ne voudriez pas être à la place de l'être que vous blâmez, ni faire ce qu'il fait. Or, cela prouve justement que vous avez choisi le plus beau rôle, que vous êtes plus favorisé que lui. Eh bien ! ce n'est pas quand nous avons l'avantage sur notre prochain que nous devons le haïr ; ce n'est pas quand il a le malheur d'être moins bien par-

tagé que nous qu'il est juste de l'accabler de notre exécration.

Après avoir justifié l'homme, accuserons-nous Dieu? Lui reprocherez-vous de laisser à l'homme la libre faculté de se créer progressivement lui même quand vous vous élevez contre les princes de la terre, parce qu'ils refusent la liberté aux peuples dont ils ont la direction? Vous, homme de liberté, voudriez-vous faire de Dieu un despote absolu, qui privât l'homme de toute initiative, quand vous ne voulez point du despotisme des hommes? Il faut être conséquent, mon cher frère; si vous voulez la liberté, si vous trouvez qu'un être LIBRE est supérieur à un être NON LIBRE, il serait déraisonnable de vous récrier contre Dieu de ce qu'il laisse à l'homme la liberté de se créer moralement lui-même, quand c'est par ce moyen que l'individu a le plus de mérite et de valeur, et qu'il peut jouir d'une félicité plus grande.

N'est-il pas vrai que l'être qui crée la perfection est incomparablement plus parfait que celui qui simplement la reçoit?

N'est-il pas vrai que l'être le plus parfait est le plus capable d'apprécier la perfection et de jouir du bonheur qui en résulte.

Pourquoi donc alors Dieu en vertu de sa toute-puissance et de sa souveraine sagesse, n'aurait-il pas préféré pour l'homme ce qui devait lui donner la plus grande valeur et la plus grande somme de jouissance? Vous comprenez bien, mon cher frère, qu'entre ces deux seules manières dont l'existence de l'homme était possible, Dieu, d'après l'idée que nous nous en faisons, ne devrait point préférer la moins parfaite, conséquemment la plus parfaite étant celle d'un être libre, qui commence par l'ignorance de lui-même et de toutes choses, pour arriver, par ses propres efforts, à tout connaître, tout aimer, tout posséder, c'est cette manière que Dieu a dû choisir.

Donc, en nous créant IMPARFAITS, dans le but que nous nous créions nous-mêmes PARFAITS, Dieu n'a ni manqué de sagesse et de puissance, ni commis d'injus-

tice à notre égard. Il a au contraire manifesté la sagesse, la puissance et la justice la plus grande possible, puisque c'est par ce moyen que l'homme atteint la plus haute élévation et qu'il peut jouir d'un bonheur infini.

Si vous voulez prendre la peine, mon cher frère, de réfléchir aux considérations de cette lettre, vous vous convaincrez facilement que nous avons tort de RÉCRIMINER contre Dieu, contre les hommes et contre l'ordre de la nature, par la raison que tout ce qui se trouve dans les conditions les plus sublimes d'harmonie pour produire, en BUT FINAL, ce qu'il y a de plus grand, de plus beau et de meilleur.

Défaites-vous, je vous supplie, de vos injustes préventions ; laissez pénétrer le calme dans votre cœur ulcéré, et la lumière divine illuminant alors votre esprit, vous jouirez d'une vie nouvelle qui vous procurera la quiétude de l'âme et la santé du corps.

Vous avez en ce moment notre frère Guérin près de vous. Il a dû vous transmettre l'expression de nos sentiments pour votre personne ; que Dieu vous remplisse tous deux de ses saintes bénédictions, afin qu'en lisant ensemble cette lettre vous deveniez l'un et l'autre deux de ses plus zélés serviteurs.

LOUIS.

Pour tous renseignements et initiation s'adresser à M. Choque, apôtre fusionien et exécuteur testamentaire de L. J. B. de Tourreil, rue de Turbigo, 70.

Montdidier (Somme). — Imp. Léon Carpentier.